

Excursion touristique d'un journaliste parisien : Edouard Drumont à Montbrison en 1879

En 1879, un article de presse parisien s'extasie sur la douceur de la vie montbrisonnaise, sur ses habitants et aussi ses monuments. Le journal *La Liberté*¹ le publie en 1879 puis le *Journal de Montbrison* en date du dimanche 9 novembre 1879 le reprend pour ses lecteurs montbrisonnais.

L'auteur de cette excursion provinciale est Edouard Drumont², journaliste parisien, qui est alors presque un inconnu avant de devenir plus tard l'un des théoriciens de l'antisémitisme et l'un des pamphlétaires les plus virulents et les plus haineux de l'extrême droite.

Edouard Drumont, un journaliste débutant

Edouard Drumont avait d'abord été, à vingt ans, employé à l'Hôtel de Ville de Paris (1864). Quelques mois plus tard, il s'était lancé dans le journalisme, écrivant dans de modestes publications. Puis, il entra à *La Liberté*, dirigée par l'un des « Grands » du journalisme, Emile de Girardin³, mais n'attire guère l'attention sur son compte. Edouard Drumont, royaliste, est partisan, après la chute de Napoléon III, de la Restauration monarchique incarnée par le comte de Chambord, *Henri V* pour ses partisans. Mais il est progressivement déçu par le manque d'audace du Prétendant. Edouard Drumont écrit dans plusieurs journaux, *La Liberté* et *Le Monde*, quotidien catholique de faible tirage.

L'œuvre littéraire d'Edouard Drumont commence en 1878 avec la publication de *Mon Vieux Paris*, son premier livre, qui est une évocation un peu nostalgique - « un chant de regret », écrit-il - d'un vieux Paris historique et familial, abîmé et menacé par les dégâts du monde moderne : attitude familière à ceux qui avaient vécu les transformations réalisées par Haussmann.

Le charme de Montbrison et de ses monuments

L'article d'Edouard Drumont, tel qu'il est repris par le *Journal de Montbrison*, se situe dans cette perspective nostalgique : Edouard Drumont est heureux de visiter une petite ville de province qui a gardé le charme de « l'ancien temps » parce qu'elle n'a pas été transformée par la révolution industrielle et par un urbanisme « sauvage ». Il en visite les monuments historiques, avec au programme de cette mémorable journée : la Diana, la collégiale et le musée d'Allard. La visite de la Diana permet au journaliste parisien d'évoquer les vicissitudes de la vie politique et les revirements de fortune qui l'accompagnent souvent, à travers la personnalité de Victor Fialin⁴, duc de Persigny, qui fut, en 1862, le fondateur de la Société Archéologique et Historique du Forez, la Diana. Il visite aussi la magnifique collégiale de Montbrison et, à la fin de sa journée, apprécie tout particulièrement les collections du musée d'Allard.

Mais laissons la parole à Edouard Drumont :

¹ *La Liberté* est un journal parisien, fondé en 1865, qui avait été racheté en 1866 par Emile de Girardin qui en fit le premier grand journal du soir. Clément Aimé Duvernois, cité plus loin dans le texte, était aussi journaliste à *La Liberté*.

² Il faut se reporter aux ouvrages de Michel Winock : *Edouard Drumont et Cie*, Paris, Le Seuil, 1982 et *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Le Seuil, 1990. Michel Winock est aussi l'auteur de la notice consacrée à Drumont dans Jacques Juillard et Michel Winock [dir] : *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, le Seuil, 1996.

³ Emile de Girardin se rallia à la troisième République, lança *Le Petit Journal* (1872) et *La France* (1874) qui contribuèrent à la victoire électorale des républicains en 1877.

⁴ Jean Gilbert Victor Fialin, duc de Persigny né à Saint-Germain-l'Espinasse en 1808 et décédé à Nice en 1872.

Nous voici devant la charmante et originale façade de la Diana. La Diana n'est pas sans quelque intérêt. C'est là que la noblesse du Forez tenait jadis ses assises⁵, sous la présidence de ses comtes, et la décoration de la voûte, encore complètement intacte, est comme un livre généalogique tout grand ouvert devant vous, qui vous rappelle le nom des familles qui avaient droit de venir là. Cette décoration se compose de quarante-huit bandes divisées à leur tour en trente-six petits carrés. L'écusson des quarante-huit familles qui représentaient la province se trouve ainsi répété trente-six fois. Au centre d'une vaste cheminée on aperçoit les écussons des comtes du Forez et des ducs de Bourbon.

Une bibliothèque est maintenant installée dans la Diana, et l'on a réuni là tous les ouvrages, manuscrits, documents traitant de l'histoire du Forez ainsi que les œuvres de tous les écrivains nés dans la province.

La Diana, qui tombait en ruine, a été restaurée, grâce à monsieur de Persigny. C'est une curieuse figure que celle de ce tout-puissant, si oublié maintenant, et dont par ici l'écho répète encore le nom de temps en temps. Né à Crémeaux⁶, dans ce petit village, blotti aux pieds du donjon d'Urfé, il fut le héros heureux des plus étonnantes aventures que l'on puisse imaginer, et, de simple maréchal des logis⁷, il se réveilla un beau jour duc, membre du conseil privé, sénateur, grand croix de la Légion d'honneur.

En dépit de sa fortune qui tient du roman, Persigny n'en fut pas moins le plus mélancolique et le plus désenchanté des hommes. Je sers, disait sa devise... A quoi ? demandaient les mauvais plaisants. En réalité, il avait un besoin d'abnégation et d'attachement qui n'eut plus sa raison d'être quand l'Empire fut fait⁸ et que les Tuileries eurent remplacé la tour de Ham⁹ où veillait Blondel¹⁰. Ce lierre ne s'en obstina que davantage à chercher perpétuellement un chêne où se prendre. Il eût rêvé de greffer son nom sur les antiques traditions du Forez, ressusciter la vie provinciale d'autrefois en créant une féodalité nouvelle, car ce duc, de date si fraîche¹¹, avait foi dans le principe nobiliaire beaucoup plus qu'un Montmorency. Quelques-uns exploitèrent sa manie, mais la foule, en ce pays d'un esprit tout particulier, resta indifférente, et le paysan, penché sur son sillon, ne tourna pas la tête pour venir regarder, à son retour au pays, ce favori de la destinée, qui était parti si humble et qui revenait si triomphant en apparence. A la cour, on lui donnait de l'argent et l'on raillait ses conseils ; aux champs, on prenait son argent et l'on raillait sa personne...

Eclairé par son dévouement plus que par son intelligence, le duc de Persigny avait prévu que tout devait finir, sans pouvoir retarder la fin d'une minute ; entraîné par sa générosité, il avait agi comme si tout devait durer toujours, et un matin il se retrouva dans son hôtel de la rue d'Albe, que les Prussiens venaient

⁵ Le comte de Forez tenait à la Diana les réunions des *Trois Etats de Forez* qui rassemblaient les représentants de la noblesse, du clergé et du tiers état.

⁶ Victor Fialin est né, en réalité, à Saint-Germain-Lespinnasse - situé à une vingtaine de km au nord de Roanne - le 11 janvier 1808. La confusion d'Edouard Drumont s'explique : le grand-père de Victor Fialin était notaire à Crémeaux où il avait acheté des terres nobles, notamment dans le hameau de Persigny. Ces terres avaient été revendues mais son petit-fils s'intitula, tout à fait indûment, comte de Persigny.

⁷ Elève de l'Ecole de cavalerie de Saumur, Victor Fialin avait commencé, en 1828, une brève carrière militaire comme maréchal des logis au 4^e régiment de hussards. Ses engagements politiques le firent rayer des cadres en 1830.

⁸ L'Empire est proclamé en 1852. Persigny est ensuite, successivement et à deux reprises, ministre de l'Intérieur (1852-1854 et 1860-1863) et ambassadeur à Londres (1855-1856 et 1858-1860). La disgrâce ne survient qu'en 1863. Disgrâce dorée puisque c'est à ce moment qu'il devient sénateur et duc.

⁹ Louis-Napoléon Bonaparte fut condamné à la prison à perpétuité en 1840 après l'échec du coup de force de Boulogne. Il fut interné au fort de Ham, en Picardie, d'où il s'évada. Persigny fut, lui, emprisonné au fort de Doullens.

¹⁰ Blondel est un poète du XII^e siècle, né à Nesle en Picardie, qui s'attacha à Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre et devint son favori. L'anecdote d'après laquelle il aurait trouvé le prince captif en chantant une de ses chansons dans toutes les parties de l'Allemagne, n'a rien d'authentique ; elle a fourni à Sedaine le sujet d'un opéra comique. Cette situation de recherche désespérée est un rappel au cas du duc de Persigny et de ses relations avec Napoléon III.

¹¹ Napoléon III avait, en 1863, fait officiellement de Victor Fialin le 1^{er} duc de Persigny : faveur insigne puisque Napoléon III ne créa que quatre titres de ducs au cours de son règne. Ce titre s'éteignit avec le fils de Persigny qui n'eut pas de postérité et mourut en 1885.

d'occuper¹² et que les créanciers se préparaient à envahir¹³, presque aussi pauvre qu'à l'heure où, pieds nus, il allait cueillir des noisettes dans les bois de Crémeaux. Alors, il fit ses malles et s'en alla mourir à Nice¹⁴...

Persigny, Duvernois¹⁵, combien d'autres encore, qui ont payé bien cher ces élévations soudaines et ces succès rapides que le vulgaire enviait ! Combien parmi ces républicains qui font claquer leur fouet aujourd'hui, et dont on vante la chance, sont promis au même sort ¹⁶ !

*Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans les rangs obscurs où les dieux l'ont caché !*

Ainsi chante le poète, mon Dieu, si vous me voulez quelque bien, paraphrase le prosateur, donnez-moi la petite maison, du feu qui flambe, un repas de paysan accompagné de la goutte quand il fait froid, et cent bons livres à choisir parmi tout ce qui a été écrit depuis que le monde est monde.

Edouard Drumont, journaliste parisien qui a toujours vécu dans la capitale parisienne, semble regretter de ne pouvoir participer à l'idéal de vie qu'il présente et développe ce paragraphe autour de la joie d'avoir une vie cachée, tranquille sur le modèle patriarcal. Puis le métier de journaliste de terrain reprend sa prédominance avec la description de la collégiale :

En sortant de la Diana, faisons une station à la Collégiale, commencée en 1223, et qui en dépit de ses dimensions restreintes, est une des plus intéressantes églises de France, une de celles qui, pour employer l'expression de monsieur Montégut, se dilate davantage. Saluons à la gauche du chœur la statue couchée de Guy IV, comte du Forez. Rien de parlant et de touchant comme cette figure juvénile qui offre, même dans la mort, je ne sais quelle expression de bonté virile et d'intrépide bonne humeur.

Nous retombons plus désespéré que jamais sur le grand boulevard poussiéreux. Une âme obligeante, devinant notre peine, nous indique le musée d'Allard, et nous visitons le musée d'Allard. Très bien disposé du point de vue de l'étude et classé avec un ordre admirable, le musée d'Allard permet d'embrasser dans son étendue l'ensemble de la création. Voici les baleines et les requins, les tigres et les lions, d'énormes reptiles, une collection minéralogique très complète, des spécimens du travail de l'homme à toutes les époques. Le spectacle, sans doute, n'est pas d'un prodigieux intérêt pour nous qui entendons rugir les fauves et regardons digérer les serpents au jardin des Plantes, et qui hissons nos enfants sur le dos des éléphants au jardin d'Acclimatation. Combien cependant, qui ne franchiront jamais les bornes de leur département, n'auront un aperçu de la variété que présente le vaste univers que par les spécimens rassemblés là.

Aussi il faut louer l'homme de bien qui, en compagnie d'un de ses amis, monsieur Perret, a dépensé sa fortune et consacré sa vie tout entière à former ces collections qu'il a léguées à sa ville natale.

L'aimable veuve de monsieur Perret ouvre dès à présent les portes de ce musée à qui se présente, et accueille les visiteurs parisiens avec une toute particulière obligeance.

La visite au musée d'Allard nous a un peu remis. Nous devinons maintenant, derrière les murailles de ce boulevard somnolent, plus d'un intérieur hospitalier, accueillant, s'égayant parfois. On se voit, on dîne ensemble, on évoque des souvenirs de famille, on vieillit doucement les uns à côté des autres. L'été on déguste les fruits du jardin en se rappelant ceux qui ont planté ces arbres et la date à laquelle ils furent plantés. L'hiver on reconduit de porte en porte, avec une lanterne qui éclaire dans le lointain ces maisons du

¹² En fait, Persigny résidait surtout au château de Chamarande, localité de Seine-et-Oise dont il était le maire.

¹³ Le duc de Persigny était très endetté, à la suite de la vie dispendieuse et frivole que menait la duchesse de Persigny, née Eglé Ney de La Moskowa. Il l'avait épousée en 1852, alors qu'elle n'avait que 17 ans et demi et lui 44 ans.

¹⁴ Le duc de Persigny, abandonné par sa femme qui était alors en Egypte avec son amant, mourut seul à Nice le 12 janvier 1872.

¹⁵ Clément Aimé Duvernois (1826-1879) connut aussi la gloire journalistique et l'emprisonnement en 1874 après son échec comme directeur de la Banque Territoriale d'Espagne.

¹⁶ Les sentiments antirépublicains de Drumont se manifestent ici. En 1879, lorsqu'il écrit cet article, c'est Jules Grévy qui est président de la République et William Waddington, président du Conseil. En fait, malgré les prédictions de Drumont, la République est en train de s'installer : les républicains ont la majorité à l'Assemblée depuis 1877 et ont contraint le président de Mac-Mahon à la démission en janvier 1879.

faubourg, si noires d'ordinaire et que la neige rajeunit et blanchit. La bonne fidèle, qui est au logis depuis quarante ans, guette l'heure pour bassiner le lit dans lequel repose une cruche d'eau bien chaude. Le dimanche, l'antique cathédrale¹⁷ ouvre ses portes à deux battants, et, la semaine, plus d'une viennent là dire une courte prière pour un malade ou un ami disparu. Le bonheur est peut-être ici, et les Montbrisonnais sont peut-être les vrais sages... Quittons Montbrison sur cette pensée et reprenons le train pour Paris...

Deux lectures pour un article

On peut faire deux lectures de l'article d'Edouard Drumont :

- La description que Drumont fait de la ville de Montbrison et de l'état d'esprit de ses habitants véhicule une sorte de nostalgie de la province et est l'éloge d'un mode de vie patriarcal : la conclusion de l'article - « le bonheur est peut-être ici » -, emplie de nostalgie provinciale énoncée par un Parisien, a dû contenter plus d'un Montbrisonnais, fier de son pays, de ses monuments et satisfait de son mode de vie tranquille en cette année 1879. Il correspond aussi à un stéréotype, tantôt élogieux et tantôt péjoratif, que l'on retrouve dans de nombreuses descriptions de Montbrison au XIX^e siècle. Arthur David écrit en 1888 qu'à Montbrison « on vit tranquille, sans nuls soucis, avec de très modiques rentes qui suffisent à des besoins modestes »¹⁸ et, lors du procès de Ravachol, un journaliste du *Figaro* évoque Montbrison, ville charmante mais immobile où « l'herbe pousse sur les trottoirs »...

- Les réflexions d'Edouard Drumont nous renseignent aussi sur son auteur qui, en 1879, est encore royaliste et appartient alors à la droite traditionaliste qui rêve d'un « âge d'or » bucolique et virgilien et d'un bonheur se développant loin des villes et des usines, dans une France qui aurait effacé de son passé la Révolution française. Sept ans plus tard, Drumont, déçu par un royalisme jugé passéiste et mou, évolue vers une droite nationaliste, populiste et xénophobe dont le corps de doctrine est en train de se former et à la formation duquel il participe. La publication du pamphlet d'Edouard Drumont, *La France Juive* (1886), est un succès et fait de lui l'un des pamphlétaires les plus en vue de l'extrême droite.

Mais c'est une autre histoire¹⁹ et nous sommes alors loin des rêveries montbrisonnaises d'un journaliste parisien encore inconnu en 1879.

Jérôme Sagnard

[Village de Forez n° 91-92]

¹⁷ L'église Notre-Dame était sous l'Ancien Régime une collégiale, administrée par un chapitre de chanoines. Elle devint en 1801 église paroissiale. La cathédrale est l'église de l'évêque.

¹⁸ Arthur David : *P.-L. Gras*, Paris, 1888, p. 172-173.

¹⁹ Edouard Drumont publie ensuite plusieurs ouvrages qui font de l'antisémitisme l'un des thèmes récurrents du nationalisme, « patriotisme tourné vers les ennemis du dedans » (selon son disciple Gaston Méry). La création du journal *La Libre Parole*, l'exploitation du scandale de Panama, la lutte contre la révision du procès du capitaine Dreyfus, l'élection comme député d'Alger (1898) puis son échec électoral de 1902 marquent les étapes de la carrière politique ultérieure d'Edouard Drumont qui meurt, ruiné et oublié, en 1917.